

VINGT-SEPTIÈME CONFÉRENCE

Je prie le bon Dieu chez moi

MESSIEURS,

Il y en a qui disent : « J'ai ma religion à moi. » Je leur ai répondu. En voici d'autres qui disent : « Je prie le bon Dieu chez moi. » Cette parole peut avoir deux sens. Elle peut vouloir dire : « Je prie le bon Dieu dans mon cœur », ou « Je prie le bon Dieu dans ma maison. » A cela je réponds : « C'est bien, mais c'est insuffisant. Écoutez et jugez. »

I. Je prie le bon Dieu chez moi. — C'est bien.

Vous priez le bon Dieu dans votre cœur. Je vous félicite. Ce qui ne vient pas du cœur n'est d'aucun prix aux yeux de Dieu, et les lèvres qui l'invoquent pendant que le cœur est loin ne l'honorent pas. Des formules récitées sans attention et sans respect ne signifient rien : ce sont des écorces vides d'onction et de fruit qu'on jette aux pieds du Seigneur comme un tribut dérisoire. La religion pure-

ment extérieure est un acte sans sincérité, un corps sans âme qui ne plaît pas plus à Dieu qu'une statue inclinée ou agenouillée devant l'autel. Vous priez le bon Dieu dans votre cœur ? C'est bien.

Vous priez le bon Dieu dans votre maison. C'est mieux encore. Je vous félicite grandement. Dieu est l'auteur de la famille, et vous lui donnez une place au foyer. *Rien de plus juste.* De lui descend toute paternité ; de lui descend la bonté dans les entrailles de la mère, l'autorité sur le front du père, la sainteté sur le lit nuptial, la bénédiction sur les berceaux. *Rien de plus beau* que la prière domestique. Le mari et la femme s'aiment bien quand ils prient ensemble, ils se comprennent mieux quand ils se rencontrent en Dieu, ils se pardonnent plus facilement leurs torts communs quand ils s'agenouillent devant le même Seigneur. Et puis, les parents à genoux sont augustes, vénérables, toujours vénérés et respectés, plus grands et plus imposants que debout. Ils prêchent la foi en Dieu. On dirait des prêtres à l'autel ou en chaire. Ils incrustent dans l'âme de leur postérité les croyances inoubliables, les grandes pensées et les généreux instincts du christianisme. Rien de plus beau, hélas ! *rien de plus rare* aujourd'hui que la prière domestique. Je cherche au foyer l'oratoire, le prie-Dieu, le buis béni, les livres de famille, le christ

héréditaire, le chapelet que l'on récitait le soir. Tout s'en est allé. Et les familles n'ont plus de mœurs, plus de liens, plus de vrai bonheur même, parce qu'elles n'ont plus de culte.

Vous me dites que vous priez à la maison. Si c'est vrai, c'est bien, c'est très bien. Mais est-ce vrai? J'en doute. Et quand même ce serait vrai, est-ce suffisant? Non.

II. Je prie le bon Dieu chez moi. — C'est insuffisant.

Vous devez autre chose, plus et mieux, à Dieu, à vous-mêmes, à vos enfants, à vos frères, à votre pays. Vous devez un culte public et social

1° A Dieu.

Quand on croit en Dieu et qu'on l'aime, on le fait voir. Ce fils qui sur la tombe d'une mère n'a ni larmes dans les yeux, ni consternation sur le visage, ni tristesse dans son air et dans ses paroles, croyez-vous qu'il en a beaucoup dans le cœur? Non, n'est-ce pas. Eh bien, de même, la religion qui ne paraît pas n'est pas. Neuf fois sur dix ceux qui disent : « Je prie le bon Dieu chez moi », ne le prient pas du tout, et ils méritent la sanglante injure qu'un Arabe adressait à un officier français devenu son prisonnier : « Chien de chrétien! » Un jour, l'officier indigné lui dit : « Je suis votre prisonnier,

mais je suis un homme comme vous. Pourquoi m'insulter ainsi? » — « Toi, un homme, répondit l'Arabe, non. Il y a six mois que tu es ici, et je ne t'ai jamais vu prier. » Quand on croit en Dieu et qu'on l'aime, on le fait voir. Et d'ailleurs

Dieu est l'auteur des sociétés comme il est l'auteur des familles et des individus, et, par conséquent, nous lui devons un hommage non seulement individuel, mais collectif et social. Pour ses intérêts, pour ses plaisirs, pour son instruction, l'homme s'unit à l'homme; l'homme se rapproche de l'homme dans la politique, dans le commerce, dans l'industrie, dans les arts... Et pour la pensée qui doit dominer toutes les autres, pour l'expression du sentiment qui l'honore le plus, et pour la manifestation de l'idée religieuse, l'homme s'isolera! Ce serait un désordre. L'humanité est une, elle a comme une voix immense qui se forme avec la voix de tous les hommes, et cette voix immense et unique est le concert que le ciel réclame à la terre. Vous devez un culte public et social à Dieu.

2° A vous-mêmes.

C'est un fait d'expérience que tout organe qui ne fonctionne pas est frappé de paralysie, que toute faculté qui sommeille contracte une faiblesse voisine de l'impuissance. Ainsi la foi. Elle s'étiôle quand elle ne s'extériorise pas; elle s'asphyxie en quelque sorte quand elle n'a point de respiration

au dehors. Immobile et latente, elle s'engourdit et meurt. Soyez peuple ou soyez génie, si vous voulez que l'idée religieuse reste nette, précise, vivante dans votre esprit, il ne faut interrompre ni les formules d'adoration et de prière qu'une mère chrétienne a mises sur vos lèvres enfantines, — ni les fréquentations du lieu saint auxquelles elle a habitué vos premiers pas, — ni les saintes pratiques qui découvrent vos fronts, joignent vos mains et ploient vos genoux devant la majesté divine.

C'est encore un fait d'expérience que la beauté des offices, les splendeurs du temple, la pieuse et sainte gravité des cérémonies élèvent l'âme et l'emportent jusqu'à Dieu. Clovis, entrant dans l'église de Reims ornée et illuminée pour la cérémonie de son baptême, était ébloui et disait à saint Rémi : « Est-ce là le beau ciel que vous m'avez promis ? » — « Non, mon fils, répondit l'évêque, ce n'en est pas même l'ombre, mais c'est ici que vous allez recevoir le caractère qui y donne droit. » C'est là en effet, Messieurs, dans nos temples, que la lumière de l'Évangile vous est distribuée. C'est là que vos prières sont plus ferventes et plus méritoires. C'est là que vous éprouvez des sentiments de joie, de recueillement, de vénération religieuse, de salutaires remords. C'est là que les enfants ont la vue des grandes choses et l'audition des beaux chants qui laissent dans l'âme une forte impression. C'est là que l'épouse répand des larmes

discrètes, que la jeune vierge cherche et trouve Dieu dans l'ombre et le mystère, que le vieillard médite les années éternelles. Voulez-vous être des hommes, de bons citoyens, de parfaits chrétiens ? Venez à l'église. Vous avez besoin de nos pompes sacrées. Vous devez un culte public et social à Dieu, à vous-mêmes.

3° A vos enfants et à vos contemporains.

Parents, votre place est ici, non dans les champs, non dans les plaisirs, ni dans les affaires. Et, à côté de vous, on verra votre fils et votre fille, votre serviteur et votre servante. Gravez vos pas sur le pavé du temple. C'est un chemin qu'un fils n'oublie jamais, quand son père le lui a tracé !

Et vos contemporains, vos voisins, vos amis, vos clients..., est-ce que ce n'est pas à vous de les attirer, de les entraîner ? Ah ! malheur à qui se soustrait à l'exercice du culte public ! Son exemple est un attentat à l'ordre social. Vous, petits, inclinez-vous, car vous devez à Dieu votre pain de chaque jour ; et vous, grands, abîmez votre front dans la poussière, car vous devez à Dieu votre opulence ! Quand ce savant s'agenouille, de quel droit, jeune homme, t'obstines-tu à rester debout ? Hommes de ce siècle, qui que vous soyez, donnez l'exemple ! Vous ne sauriez croire combien aujourd'hui il y a de gens timides qui n'attendent, pour se déclarer, que de voir un homme qui les précède. De derrière

les vitres ils regardent le monde passer. Quand ils voient se déployer le drapeau qu'ils aiment, ils sortent et marchent à sa suite. Soyez ostensiblement religieux, et l'immense multitude emboîtera le pas derrière vous ! Vous devez un culte public et social à Dieu, à vous-mêmes, à vos enfants et à vos contemporains.

4° *A votre pays.* La patrie a besoin de vous voir au pied des autels.

Un peuple est un être que Dieu a créé, qui a une âme, une mission, qui traverse des dangers, des épreuves, des crises, et qui, par conséquent puisqu'il a un gémissement, doit avoir une prière. Aussi *tous les peuples ont prié.* Ils ont bâti des temples, offert de l'encens, immolé des victimes ; tous ils ont eu une manière publique et solennelle d'adorer et de fléchir la Divinité. Et aujourd'hui encore *tous les peuples prient.* En Angleterre, en Allemagne, en Autriche, en Russie, en Suisse et en Belgique, aux États-Unis, le dimanche est sanctifié, l'armée a ses offices religieux, la religion figure en tête de tous les programmes scolaires, il y a des jours de prières et de jeûnes publics, il y a un culte national auquel s'associent officiellement les chefs de l'État.

Depuis un siècle, depuis trente ans surtout, *la France ne prie pas.* La France comme nation ne prie plus. Chez nous, on prie encore dans les temples. Mais la religion a été exilée de la place

publique (cela entraverait la circulation), des écoles (cela gênerait la liberté de conscience des nouvelles générations), des assemblées délibérantes (cela humilierait nos représentants et diminuerait leur prestige). La France officielle ne prie plus. Un malheureux sous-préfet, qui, dans une allocution de circonstance, s'oublierait jusqu'à prononcer le nom de Dieu, compromettrait certainement son crédit et sa carrière. « L'État ne prie pas, dit M^{sr} Bougaud. Et voilà pourquoi la France s'affaisse dans des défaillances inconnues. » Et il ajoute : « Ce n'est pas seulement le plus insensé des crimes, c'est la plus noire des ingrattitudes. »

Et il conclut : « *Il faut donc que les catholiques suppléent à ce que la France n'accomplit pas, comme des fils respectueux qui paient les dettes de leur mère. Ils amèneront l'heure où la France comprendra que toutes ses gloires datent de l'époque où elle priait, toutes ses défaillances du jour où elle a cessé de prier. Cela fait, la résurrection sera proche. La France priant et à genoux devant Dieu pourrait être si grande ! »*

Je prie le bon Dieu chez moi. C'est bien. Mais c'est tout à fait insuffisant. Vous devez un culte public et social à Dieu, à vous-mêmes, à vos enfants, à vos contemporains, à votre pays.

Messieurs, tout ce que je viens de vous dire est

clair comme le jour, et vous êtes convaincus comme moi de la nécessité du culte extérieur, public et social. Continuez donc de prier Dieu, non seulement dans votre cœur, non seulement dans vos maisons, [mais encore à l'Église, qui est vraiment la maison de Dieu, la maison de l'homme, la maison du peuple, la maison de tous. Pendant cette semaine, venez plus assidûment que jamais à nos assemblées religieuses. Amenez avec vous, sinon les récalcitrants qui ne veulent pas, au moins les hésitants qui n'osent pas. Que chacun de vous soit apôtre. Un apôtre, c'est-à-dire un homme convaincu et déterminé, jouit d'un grand empire sur les âmes flottantes. Voyez sur la place publique une assemblée d'enfants; la ferme volonté d'un seul dirige tous les autres. Ainsi ferez-vous, Messieurs et chers habitués de nos réunions du dimanche. Vous aurez une religion agissante et conquérante, et, par vous, Dieu sera connu et servi, les âmes seront entraînées et converties, le siècle sera amélioré et christianisé!

Amen!

VINGT-HUITIÈME CONFÉRENCE¹

La Religion est morte

MES FRÈRES,

Qui de vous n'a entendu dire que la religion se meurt, que la religion est morte? Le jour de Pâques m'invite à réfuter cette funèbre objection. Jésus-Christ ressuscité ne meurt plus, et la religion qui germe de son tombeau ouvert participe de sa divine immortalité. Qu'est-ce en effet que la mort? c'est la solitude, le silence et la stérilité. Un cadavre est abandonné, il se tait, il est infécond. Or la religion n'a peut-être jamais été plus entourée, plus sonore, plus féconde qu'aujourd'hui.

I. *Jamais la Religion n'a été plus entourée qu'aujourd'hui.*

Elle est seule... oui, aussi seule qu'on peut l'être

¹ Cette conférence a été donnée le jour de Pâques à la grand-messe devant toute la paroisse.

avec dix-neuf siècles de souvenirs, avec une espérance immortelle, avec 250 millions de fidèles. Et parmi ces fidèles il n'y a pas que des femmes et des enfants. Les hommes sont au premier rang, hommes dans la fleur de la jeunesse ou dans l'épanouissement de la maturité. La barrière qui les retenait au seuil de l'église est brisée. Autrefois, les hommes en masse restaient sous le porche et se contentaient d'un catholicisme officiel, intermittent, platonique. Aujourd'hui, ils s'avancent en rangs pressés jusqu'à la chaire, et même jusqu'à l'autel. A ceux qui niaient le mouvement, le philosophe antique répondait en marchant. A ceux qui nient Dieu et son Christ, les chrétiens répondent en se mettant à genoux. La religion est plus entourée aujourd'hui qu'hier.

Il y a de moins en moins d'indifférents. On est pour elle, ou on est contre elle. Toutes les sottises, tous les blasphèmes, toutes les ambitions, tous les appétits, tous les mauvais sentiments avec lesquels il est si facile de mener les hommes se coalisent pour la maudire et la renverser. Et en même temps elle a pour clientes les plus belles âmes et les plus saintes causes qui se réfugient dans ses bras, comme en une heure de tempête on voit les oiseaux de mer se rapprocher du grand vaisseau qui fend les flots courroucés. *La morale*, tronquée, meurtrie par les novateurs et les laïciseurs, vient se retremper dans la religion où elle trouve son

principe, son intégrité et sa sanction. *La science*, la littérature et les arts, profanés par les sceptiques et les pornographes, viennent demander à la religion le rayon d'idéal que la matière ne peut leur donner. *La propriété*, menacée et ébranlée par les collectivistes, vient chercher auprès de la religion son point d'appui, sa justification et son salut. *La famille*, désorganisée par les néo-païens, vient s'adosser à la religion qui seule peut lui conserver ou lui rendre sa beauté des anciens jours. *La patrie*, bafouée par les internationalistes, vient renouer avec la religion son alliance quatorze fois séculaire. Les blessures qu'on lui fait, ce n'est pas nous catholiques qui les lui faisons, et c'est encore nous qui les guérirons. *La virginité*, vilipendée par les légistes, vient se rafraîchir et se revivifier dans le cœur du Christ où elle a pris naissance. *La charité*, poursuivie comme un crime et mise par la loi sur le niveau du cambriolage, vient se reposer et se consoler au tabernacle où sa flamme se renouvelle et s'exaspère. *La liberté*, violée au sanctuaire domestique et jusque dans l'intime de la conscience par les monopoleurs incrédules, vient se cacher dans la robe de la sainte Église, et, si la religion devait mourir, la liberté périrait avec elle. La religion a pour clientes toutes les honnêtetés, toutes les droitures, toutes les noblesses d'esprit, de cœur, de plume, de conduite, toutes les plus belles âmes et toutes les plus saintes causes. La reli-

gion n'a jamais été plus entourée qu'aujourd'hui.

Elle est le centre de nos évolutions et agitations contemporaines. En haut et en bas, dans la rue comme dans les académies, au café, au cercle, au cabaret comme à la tribune, on parle de la religion. Otez la religion, le pape, les évêques, les curés et les moines, et toutes les feuilles radicales tombent n'ayant plus de pâture à offrir à leurs lecteurs. Dans les parlements, la question religieuse prime et commande toutes les autres questions. Elle préoccupe les cabinets qui se succèdent et leur donne la nuance qui les sépare. On bannit la religion des abécédaires, et on la retrouve au *Journal officiel*. On la chasse des écoles, et on ne se dispute que sur elle à la Chambre et au Sénat. On veut l'éviter à tout prix, et elle se fraie un chemin à travers tous les dédains, toutes les distractions, tous les intérêts, et elle entre triomphalement dans le domaine de la vie privée et de la vie publique. La question vraie, vivante, dominatrice, unique est là, et n'est que là. Non, certes, la religion n'est pas morte. Car la mort, c'est la solitude, et jamais la religion n'a été plus entourée qu'aujourd'hui.

II. *Jamais la Religion n'a été plus sonore qu'aujourd'hui.*

La religion parle *aux consciences*. Elle n'a pas

d'armée, pas de police, pas de tribunaux, pas de prisons, mais elle a ce que n'ont pas les pouvoirs de la terre, une autorité morale, un empire sur les consciences... comme disait Napoléon de Pie VII : « Il prend les âmes et il ne me laisse que les corps. » Les philosophes et les législateurs ont des opinions, mais la religion a des dogmes. Or les opinions sont variables, et les dogmes sont immuables. Les opinions sont fabriquées par le premier venu, et les dogmes viennent de Là-haut. Les opinions ne durent que pour un temps sur l'imagination, tout au plus sur la pensée ou sur la passion, et les dogmes règnent sur la conscience. La religion parle aux consciences.

Elle parle *par ses papes, ses évêques et ses prêtres*, dans ses chaires, dans ses écoles, dans la presse. On dirait une urne trop pleine avide de se répandre. Est-ce que, depuis vingt-quatre ans qu'il siège au Vatican, *Léon XIII* n'a pas versé sur le monde des flots de lumière qui, descendus de si haut, se sont répercutés au loin comme les ondulations de la mer? Est-ce que, à l'heure présente, un homme de bonne foi est embarrassé pour trouver sur la vérité du catholicisme *un livre* fortement pensé et magnifiquement écrit? Neuf fois sur dix, ceux qui accusent la religion et la condamnent ne la connaissent pas et ne veulent pas la connaître. Ce serait à croire qu'ils ont peur de la trouver vraie. Ils ne lisent rien de sérieux sur son compte.

Et, s'ils n'ont pas le temps de lire, ils ont au moins la possibilité d'*écouter*. Car la religion n'a pas que des écrivains à son service. Elle a mille et mille lèvres qui la prêchent. La religion ne se cache pas dans des loges souterraines. Elle a un visage que tout le monde peut voir; des temples où tout le monde peut entrer; une doctrine que personne ne peut ignorer; une voix dont personne ne peut contester la sonorité.

La religion parle à tous, *même aux sourds et aux récalcitrants*, qui, un de ces jours, seront bien obligés de répondre à son appel et de croire à sa parole. « Sauvez-nous, sauvez-nous », disait Cousin à l'abbé Dupanloup en 1848, et Thiers épouvanté voulait livrer aux prêtres le monopole de l'enseignement primaire. Le clergé ne s'est compromis dans aucune affaire et n'a vendu sa conscience à personne. Il a souffert, il s'est à peine défendu. La patience n'est pas un crime, elle est une preuve de force. Ses idées n'ont pas été vaincues, puisqu'on a refusé de les appliquer, et c'est parce qu'on a refusé de les appliquer, que les échecs se sont accumulés. Il fait des promesses. Il promet d'établir l'ordre dans les âmes. On peut le croire. Celui qui n'a pas trompé autrefois ne trompera pas maintenant. Quand la libre pensée se trouvera à bout de forces et qu'elle aura tout saccagé, quand elle aura épuisé la série de ses négations et de ses destructions, le monde nécessairement reviendra à

la religion pour lui demander de tout reconstruire et de tout sauver. Non, certes, la religion n'est pas morte. Car la mort c'est le silence, et jamais la religion n'a été plus sonore qu'aujourd'hui.

III. *Jamais la religion n'a été plus féconde qu'aujourd'hui.*

Elle est vieille de dix-neuf siècles; mais sa vieillesse, comme celle de Sara, est une vieillesse féconde. *Elle enfante des âmes*. Elle produit des vierges, des pénitents, des martyrs, des apôtres, des docteurs. Elle en produit dans la vieille Europe et dans la jeune Amérique. Elle récupère des âmes sur l'hérésie, sur le schisme et sur l'infidélité. Elle produit des pépinières d'âmes, des chrétientés nouvelles au Canada, au centre de l'Afrique, au Tonkin, en Australie, à Madagascar. Elle enfante des âmes.

Elle enfante des œuvres : œuvres de piété, qui enlacent le monde comme d'un réseau de prières; — œuvres de propagande, qui font rayonner l'Évangile jusqu'aux extrémités du globe; — œuvres de charité et œuvres d'enseignement, telles que les siècles passés n'en ont pas connu. Rien qu'en France, les œuvres de la charité catholique épargnent à l'État une dépense annuelle de 120 millions. Partout où il y a une larme à essuyer, une misère à

alléger, un mort à ensevelir, un-vivant à consoler, la religion apparaît riante, calme, pure, bienfaisante. Et ses œuvres scolaires sont si abondantes, si prospères que les hommes de la libre pensée rêvent de les supprimer, parce qu'ils désespèrent de les imiter. Et ces œuvres prodigieuses de charité et d'enseignement, la religion les accomplit sans avoir un sou à elle et sans demander un sou au budget de la nation. Elle fait plus encore.

Elle enfante des monuments. De son sein déchiré mais inépuisable jaillissent des écoles, des collèges, des universités, des monastères, des hôpitaux, des églises... et, dénuée de tout, elle procure à la foule humaine un travail honorable et rémunérateur. Il est vrai que

Tout cela ne se fait pas sans peine et qu'elle enfante dans la douleur. Sanctifier les âmes, fonder des œuvres, bâtir des édifices est une besogne qui épuise les vies les plus robustes. C'est dans l'ordre. Tous les enfantements sont douloureux. Femmes, vous pourriez dire ce que vous coûte la maternité : ainsi la religion. Elle donne la vie à ses dépens. Non, certes, la religion n'est pas morte, car la mort c'est la stérilité, et jamais la religion n'a été plus féconde qu'aujourd'hui.

Conclusion. Les morts sont solitaires, silencieux et stériles. Chrétiens, disciples d'une religion vivante, *Ne soyez pas des solitaires.* Si tu veux conquérir

la foule, baisse-toi, a-t-on dit. Non, c'est une mauvaise méthode. Si vous voulez conquérir la foule, dressez-vous au contraire au-dessus d'elle. *Affirmez votre existence*, en vous montrant ce que vous êtes, en vous tenant debout. Au ciel, Dieu dira de vous comme il disait de Job : « Avez-vous vu mon serviteur fidèle, comme il est droit ? » Et sur la terre votre attitude ralliera autour de vous les gens timides et les âmes flottantes. Et puis

Ne soyez pas silencieux. Pères de famille, modestes citoyens, ou hommes en vue, femmes dans le monde et ouvriers à l'atelier, *revendiquez vos droits* : le droit de croire et de pratiquer, le droit de vivre et de mourir chrétiennement, le droit d'élever vos enfants selon votre croyance, le droit de vous associer dans la chasteté, l'obéissance et la pauvreté, comme d'autres s'associent dans le commerce, l'industrie et la finance, le droit de garder votre foi, de la transmettre et de la propager. Parlez. Et enfin agissez.

Ne soyez pas des stériles. Le véritable témoin des convictions qu'on a est la vie qu'on mène. *Accomplissez vos devoirs* envers Dieu, envers vous-mêmes, et envers le prochain, vos devoirs individuels, domestiques, sociaux. Chrétiens, soyez meilleurs que ceux qui ne le sont pas, égaux aux mécréants par l'intelligence et par le savoir, supérieurs à eux par la conscience et par le zèle du bien public. L'arbre se juge à ses fruits. Prouvez la

vérité de vos croyances par la fécondité et la sainteté de vos œuvres. Disciples d'une religion vivante, ne soyez ni des stériles, ni des silencieux, ni des solitaires. La vie du Christ ressuscité est en vous. Ne la perdez pas. Mais, par vos exemples, par vos paroles et par vos actes faites-la circuler dans le monde qui vous environne, et que là, sous la poussée de votre vitalité religieuse, le siècle retrouve enfin la lumière, la vertu et la paix!

Tel sera, mes Frères, le résultat de ce carême. Pendant ces quarante jours, la religion n'a point été *silencieuse*. Elle vous a parlé par les lèvres très persuasives du Révérend Père prédicateur. En mon nom et en votre nom à tous je le remercie du bien qu'il a voulu faire et qu'il a fait parmi nous, de l'enseignement qu'il nous a distribué avec tant de zèle et de succès, des fortes impressions de vie surnaturelle qu'il laisse au presbytère et dans la paroisse. Son souvenir nous restera très cordial et très sympathique. Nous nous applaudissons d'avoir été le premier grand théâtre de sa vie apostotique, et nous lui prédisons un fécond avenir de Frère Prêcher. D'ailleurs, il n'a point évangélisé dans la *solitude*. La religion chez nous n'est pas silencieuse. Elle n'est pas non plus solitaire. Vous êtes venus nombreux au pied de la chaire. La divine semence est tombée dans vos âmes bien préparées. Elle n'y sera pas *stérile*. Elle portera des fruits de grâce et de salut. O mon Dieu, ô Christ ressuscité, vain-

queur de la mort et Sauveur du monde, bénissez toute cette famille paroissiale dont je suis responsable et qui m'est si chère! Affermissez les justes, réchauffez les tièdes, convertissez les pécheurs, sauvez l'enfance et la jeunesse, protégez les brebis et ayez pitié du pasteur!

Amen!